



30
ANS

AVENTURES
& PASSIONS

MARY BALOGH

Un instant de pure magie

CES DEMOISELLES DE BATH

J'AI
LU
POUR elle

AVENTURES & PASSIONS

Un instant de pure magie

Aux Éditions J'ai lu

Duel d'espions

N° 4373

Le banni

N° 4944

Passion secrète

N° 6011

Une nuit pour s'aimer

N° 10159

Le bel été de Lauren

N° 10169

La maîtresse cachée

N° 10924

Stratagème amoureux

N° 11298

Un bijou si précieux

N° 11762

La perle cachée

N° 11788

La magie de Noël

N° 12807

CES DEMOISELLES DE BATH

1 – Inoubliable Francesca

N° 8599

2 – Inoubliable amour

N° 8755

3 – Un instant de pure magie

N° 9185

4 – Au mépris des convenances

N° 9276

LA FAMILLE HUXTABLE

1 – Le temps du mariage

N° 9311

2 – Le temps de la séduction

N° 9389

3 – Le temps de l'amour

N° 9423

4 – Le temps du désir

N° 9530

5 – Le temps du secret

N° 9632

LA SAGA DES BEDWYN

1 – Un mariage en blanc

N° 10428

2 – Rêve éveillé

N° 10603

3 – Fausses fiançailles

N° 10620

4 – L'amour ou la guerre

N° 10778

5 – L'inconnu de la forêt

N° 10878

6 – Le mystérieux duc de Bewcastle

N° 10875

LE CLUB DES SURVIVANTS

1 – Une demande en mariage

N° 11019

2 – Un mariage surprise

N° 11152

3 – L'échappée belle

N° 11196

4 – Rien qu'un enchantement

N° 11310

5 – Rien qu'une promesse

N° 11482

6 – Rien qu'un baiser

N° 11565

7 – Rien que l'amour

N° 11675

LA SAGA DES WESTCOTT

1 – Celui qui m'aimera

N° 12315

2 – Celui qui m'embrassa

N° 12430

3 – Celui qui m'épousera

N° 12717

4 – Celui qui me désirera

N° 13001

MARY
BALOGH

Un instant
de pure magie

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Béatrice Pierre*





POUR **e**lle

Si vous souhaitez être informé en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteurs préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
SIMPLY MAGIC

Éditeur original
A Dell book published by Bantam Dell, a division of
Random House, Inc., New York.

© Mary Balogh, 2007

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2009

1

— Hmm, fit Peter Edgeworth, vicomte Whitleaf, en repliant la lettre qu'il venait de lire.

— De mauvaises nouvelles ? s'enquit John Raycroft, qui, assis de l'autre côté de la table, abaissa son journal afin de regarder son ami.

Peter émit un soupir audible.

— Je pensais rentrer chez moi demain ou après-demain, malgré l'accueil charmant de votre famille et de vos voisins. Bref, je m'étais préparé à ce départ, mais j'ai fait l'erreur d'en avertir ma mère, qui a décidé d'organiser une grande réception pour fêter mon retour. La maison sera pleine d'invités, dont une Mlle Rose Larchwell, que je ne connais ni d'Ève ni d'Adam. Et vous, vous la connaissez ? Voyons, Raycroft, il n'y a pas là matière à rire.

Trop tard. John Raycroft lâcha son journal pour rire tout à son aise. Ils avaient la salle à manger pour eux seuls, le reste de la famille ayant pris le petit déjeuner alors qu'ils étaient allés faire une promenade à cheval.

— Il est évident que votre mère cherche à vous marier, commenta John quand il eut repris son souffle. Ce qui n'a rien de surprenant, Whitleaf, vu que vous êtes son fils unique et que vous voilà déjà du mauvais côté des vingt ans.

— Je n'ai que vingt-six ans, protesta Peter.

— Cinq ans de plus que lors de la dernière tentative de votre mère, rappela Raycroft que l'histoire semblait décidément amuser beaucoup. Elle estime sans doute qu'il est temps de réessayer. Mais vous pouvez toujours dire non – comme la fois précédente.

— Hmm, fit de nouveau Peter qui ne partageait pas l'hilarité de son ami.

Cet épisode de sa vie n'avait rien d'amusant. Il avait scandalisé la bonne société, aux yeux de laquelle, même si aucune annonce officielle n'avait été faite, il avait été si près de se fiancer avec Bertha Grantham qu'il n'était pas possible de se rétracter honorablement. Et il avait réjoui les plus jeunes des membres masculins de cette même bonne société qui l'avaient trouvé sacrément culotté d'avoir fait un pied de nez aux usages en se dégageant au tout dernier moment de la corde qu'on avait commencé à lui passer au cou.

Non, cela n'avait pas été drôle du tout. À l'âge tendre de vingt et un ans, il était aussi innocent que l'enfant qui vient de naître, et suivait docilement le chemin que sa famille et ses tuteurs lui avaient tracé. Bonté divine, il était même tombé amoureux de Bertha ainsi qu'on le lui avait prescrit. Il avait fallu un choc magistral pour qu'il se découvre l'existence d'une colonne vertébrale, laquelle, en se redressant, l'avait poussé à mettre fin à cette esquisse d'engagement d'une façon, hélas, odieusement maladroite. Puis, une heure tout juste après, à envoyer ses oncles – et tuteurs – faire leurs bagages en déclarant que, puisqu'il était majeur, il n'avait plus besoin d'eux, et merci beaucoup. Encore qu'il ne soit pas du tout certain de les avoir remerciés.

— Le problème, observa-t-il, c'est que les espoirs de la fille en question ont peut-être été éveillés, ou

au moins ceux de sa mère – sans parler du père, des frères, des grands-parents et des cousins. Seigneur!

— Peut-être qu'elle vous plaira, hasarda Raycroft. Peut-être qu'elle mérite son prénom de Rose.

Peter fit la grimace.

— Ce n'est pas impossible. Les femmes me plaisent, en général. Mais là n'est pas la question. Je n'ai pas l'intention de l'épouser – ni aucune autre jeune personne que je n'aurai pas choisie –, même si elle est aussi jolie qu'un millier de roses. Et, du coup, je vais me trouver dans la situation impossible de devoir être courtois et aimable envers elle tout en m'efforçant d'éviter de lui donner l'impression que je lui fais la cour. Bien entendu, tous les autres invités sauront fort bien pourquoi elle est là – ma mère y veillera. Je vous le dis, Raycroft, vous pouvez effacer ce sourire.

Le conseil n'empêcha pas John Raycroft de s'esclaffer de nouveau.

— Vous avez toute ma compassion, assura-t-il en jetant sa serviette sur la table. C'est un vrai malheur que d'être à la fois riche, titré et célibataire – et de passer depuis l'âge tendre de vingt et un ans pour un bourreau des cœurs. Cet événement n'a fait que vous rendre plus intéressant, bien sûr, du moins aux yeux du sexe faible. Mais vous devrez vous marier tôt ou tard. C'est l'une des obligations de votre rang. Pourquoi pas bientôt?

— Pourquoi pas plus tard? répliqua Peter. Je ne suis pas comme vous, Raycroft. Je ne suis pas capable de repérer une femme au milieu d'une salle de bal bondée, de voir en elle le grand amour de ma vie, de la courtiser avec dévotion une année entière en ignorant toutes les autres jolies filles, puis, enfin fiancé à l'élue de mon cœur, d'attendre encore un an qu'elle ait fini de se balader à l'autre bout de l'Europe.

— À Vienne, précisa son ami. Avec ses parents, qui lui avaient promis ce cadeau depuis une éternité. Et pas une année entière, Whitleaf. Ils rentrent au printemps. Nous serons mariés avant la fin de l'été. Un jour, je l'espère pour vous, vous saurez pourquoi j'attendrais trois fois plus longtemps s'il le fallait. Votre problème, c'est que vous manquez de discernement. Il vous suffit de regarder une femme pour en tomber amoureux. Vous vous éprenez de toutes – et par conséquent d'aucune en particulier.

— Plus on est nombreux, moins il y a de danger, répliqua Peter avec un sourire contraint. En réalité, je ne tombe pas vraiment amoureux, vous savez. C'est simplement qu'elles me *plaisent*.

Lui aussi plaisait – tant mieux, peut-être. Ce n'était que devant l'amour qu'il s'était jusque-là dérobé. Mais le fait que les femmes lui plaisaient – et les gens en général – l'avait empêché de passer en l'espace d'une seule horrible journée de l'état d'enfant innocent à celui de cynique.

— Alors, que comptez-vous faire ? voulut savoir son ami. Rentrer et arriver au beau milieu des festivités organisées par votre mère, ou bien rester ici, à Hareford House ? Pourquoi ne pas y passer le mois entier, après tout ? Écrivez à votre chère maman que j'ai été terriblement déçu lorsque vous avez parlé d'écourter votre visite. Dites-lui que ma mère en a eu le cœur brisé. Dites-lui que vous vous sentez obligé de rester pour le bal du village qui aura lieu dans deux semaines. Ce ne sont pas des mensonges. Nos voisins seront désolés si vous ne faites pas une apparition à ce bal. Il est heureux que je sois fiancé et sûr de l'affection d'Alice. Votre présence plonge tous les autres célibataires dans une obscurité quasi absolue. Les dames n'ont d'yeux que pour vous.

Peter rit, par politesse plus que par amusement.

Après avoir mené pendant cinq ans l'existence frivole d'un jeune homme de la bonne société, il avait enfin pris quelques décisions fermes concernant son avenir.

Il était temps de rentrer à Sidley Park, où il n'avait fait que de brèves visites entre ses différents séjours à Londres, Brighton, ou tout autre endroit à la mode.

Il était temps d'assumer la direction de son domaine et les responsabilités de son rang.

Il était temps, en d'autres termes, de devenir l'homme que son éducation était censée faire de lui – l'homme qu'il avait toujours rêvé d'être, même si ce rêve avait été interrompu trop longtemps. Il aimait Sidley Park et appréciait que ce domaine soit le sien depuis la mort de son père, alors que lui-même n'avait que trois ans.

Les plaisirs vains n'étaient pas vraiment pour lui, avait-il décidé durant la dernière Saison. Ni les quatre cents coups, bien qu'il ne s'en soit pas privé. Il avait perdu cinq années de sa vie. Enfin, pas tout à fait perdu, car il avait appris à se tenir debout sur ses jambes, sans l'aide de béquilles ici ou là, même s'il n'était pas aussi solide qu'il l'eût souhaité. Il en avait aussi profité pour faire le tri entre ce qui lui paraissait important et ce qui devait être rejeté dans ce que lui avaient enseigné une mère, cinq sœurs aimantes et une armée de tuteurs sévères.

Cinq ans plus tôt, ces tuteurs l'avaient trahi gravement – sans parler de sa mère. Mais, au fond, ils lui avaient donné une bonne éducation. Il était temps de cesser de s'apitoyer sur son sort et de se punir en même temps qu'eux. Il était temps de devenir la personne qu'il voulait être. Et personne ne pouvait le faire à sa place, après tout.

Se promouvoir maître de sa destinée lui procurait une immense satisfaction.

Il avait promis à Raycroft de passer un mois à Hareford House après la Saison. Mais vivre au sein d'une famille unie, qui entretenait des relations chaleureuses avec le voisinage, l'avait conforté dans sa détermination à être enfin maître chez lui. Aussi avait-il décidé d'écourter son séjour et de regagner Sidley Park au bout de deux semaines seulement. On était déjà à la fin août et les travaux des champs ne seraient pas terminés. Il avait envie d'être là-bas pour y participer et s'installer durablement chez lui.

La lettre de sa mère avait entaillé son rêve. Il était sidéré qu'elle n'ait pas tiré la leçon de ce qui s'était passé cinq ans auparavant. À moins que ce ne soit là une tentative de sa part pour se racheter de la seule façon qu'elle connaisse. C'était son rêve à *elle* de le voir avec femme et enfants.

L'arrivée de Rosamond Raycroft, la jeune sœur de John, l'empêcha de répondre à la question de son ami. Les joues roses et les yeux brillants d'avoir passé une heure au jardin à cueillir des fleurs avec sa mère, elle était radieuse. John la regarda avec tendresse tandis qu'elle se penchait pour déposer un baiser sur sa joue. Avec une moue de dépit, elle se tourna vers Peter qui se leva pour lui tirer une chaise.

— Je vous en veux beaucoup, déclara-t-elle en s'asseyant. On m'a dit que vous partiez demain, alors que vous nous aviez promis de rester un mois.

— Vous me brisez le cœur, assura Peter en se rasseyant. Mais j'ai quand même une faveur à vous demander : puisque votre beauté m'éblouit et que vous m'auriez ôté l'appétit si je n'avais déjà déjeuné, je vous prie humblement, mademoiselle Raycroft, de me réserver la première danse au bal du village.

La moue fit place à une expression ravie.

— Vous restez, finalement ? Pour le bal ?

— Comment pourrais-je résister à vos prières ? s'écria-t-il en plaquant la main sur son cœur. Vous n'auriez pas dû sortir de si bon matin, car l'air frais n'a fait qu'embellir votre teint déjà superbe. Vous auriez dû arriver les traits tirés, le visage pâle, et vêtue d'oripeaux. Cela dit, même ainsi je vous aurais trouvée irrésistible !

Elle pouffa de rire.

— Oh, vous *restez* ! Et je suis bel et bien vêtue d'oripeaux, espèce d'idiot. Oh, je savais que vous nous taquiniez lorsque vous parliez de partir demain. Je danserai avec vous, bien sûr ! Si peu de messieurs condescendent à assister à ces modestes bals de campagne, lord Whitleaf ! Et, de surcroît, beaucoup de ceux qui viennent jouent aux cartes toute la soirée ou bien restent debout à regarder les danseurs comme si danser risquait de les tuer.

— C'est un risque réel, Rosamond, intervint son frère. Danser est un exercice épuisant.

— Les Calvert vont être folles d'envie lorsqu'elles sauront que ma première danse est déjà réservée, et par le vicomte Whitleaf en personne ! poursuivit la jeune fille en battant des mains. Je vais le leur dire dès ce matin. J'ai promis d'aller les chercher pour faire une promenade. John, tu devrais inviter Gertrude pour la première danse. Tu sais que maman et Mme Calvert comptent sur toi bien que tu sois fiancé à Alice Hickmore. Et Gertrude sera soulagée. Si elle t'accorde cette danse, elle pourra aisément décliner l'invitation de M. Finn, qui est né avec deux pieds gauches, tous les deux immenses, le pauvre homme.

— Je vais t'accompagner et l'inviter dès aujourd'hui, proposa John en riant. Finn est un fermier, et un bon, Rosamond. Et capable de toucher un roitelet entre les deux yeux à cent pas. On ne peut pas lui demander d'être *aussi* un bon danseur.

— Tirer sur un roitelet ?

La main à mi-chemin du panier à pain, Rosamond se pétrifia.

— Quelle horreur ! s'exclama-t-elle. J'espère bien qu'il ne m'invitera pas à danser.

— C'était une image, expliqua son frère. À quoi bon tirer sur un roitelet ? Cela ne se mange pas.

— Personne ne tirerait sur un roitelet, renchérit Peter en se levant. Ce sont de charmants oiseaux. Je vais aller me promener avec vous, si vous le permettez, mademoiselle Raycroft, enchaîna-t-il. Le beau temps et la campagne environnante suffiraient à me tenter, mais pleuvrait-il et venterait-il que je ne pourrais résister à la tentation d'une promenade en votre compagnie.

Rosamond accueillit le compliment excessif avec un grand sourire. Âgée de dix-sept ans, elle avait beau n'avoir pas encore effectué son entrée officielle dans le monde, elle avait assez d'expérience pour savoir que ses charmes n'avaient pas ensorcelé à ce point le jeune homme. Il n'aurait pas osé badiner ainsi avec elle s'il y avait eu le moindre doute sur la façon dont elle pouvait prendre ses propos. Son frère était son meilleur ami, et il séjournait dans la maison de ses parents, ce qui excluait toute ambiguïté.

— Je vais monter me changer, et faire un brin de toilette, décréta-t-elle en bondissant sur ses pieds, ses envies de pain oubliées. Je serai prête dans quinze minutes.

— Dix suffiront, assura son frère en soupirant. Tu m'as l'air très convenable telle que tu es.

Croisant le regard inquiet de la jeune fille, Peter lui décocha un clin d'œil.

— Allez améliorer la perfection si une telle chose est possible, dit-il. Nous vous attendrons même si vous prenez vingt minutes.

Eh bien, songea-t-il, les dés étaient jetés. Il ne rentrait pas à la maison, finalement. Pas tout de suite, en tout cas.

Une heure plus tard, le vicomte Whitleaf regrettait de ne posséder que deux bras alors que trois ou quatre n'eussent pas été de trop. Il avait Mlle Raycroft à sa droite et l'aînée des demoiselles Calvert à sa gauche, tandis que les sœurs de celle-ci, Jane et Mary, voletaient et pépiaient autour d'eux tels de délicats oiseaux colorés. John Raycroft marchait devant eux en s'extasiant sur la beauté du paysage que dorait le soleil de cette fin d'été.

Pensant de nouveau à Sidley Park, Peter regretta de ne pas y être. Il avait envie d'arpenter ses champs, de tomber la veste et de retrousser ses manches pour travailler avec ses métayers, de sentir la sueur ruisseler dans son dos. Toutes choses qui lui étaient interdites enfant et qu'il n'avait pu faire que durant l'année glorieuse de ses vingt ans lorsqu'il attendait avec impatience d'être majeur.

Bon sang, pourquoi avait-il prévenu sa mère de son retour ? Pourquoi n'était-il pas arrivé impromptu, tout simplement ?

Il soupira, puis, revenant au présent, recouvra aussitôt sa bonne humeur habituelle.

L'aînée des Calvert était une belle jeune fille, même si elle n'avait pas les fossettes séduisantes de sa cadette, Jane, ni les yeux bleus de la plus jeune, Mary. Les trois sœurs étaient célèbres dans le voisinage pour leur beauté. À Londres, elles feraient tourner toutes les têtes – et décrocheraient probablement de beaux partis, même sans dot.

— Vous devriez vraiment envisager de rester deux semaines de plus, lord Whitleaf, insista Mary Calvert qui, tournée vers lui, le précédait en

reculant. Il va y avoir un bal à la salle des fêtes, vous le saviez ? Et nous tenons tellement à ce que vous soyez là !

Les rubans bleus qui maintenaient son chapeau et ceux qui resserraient sa robe sous sa poitrine – parfaitement assortis à ses yeux – voletaient au rythme de ses gestes, et ses boucles blondes dansaient sous son chapeau. Le bas de sa robe laissait entrevoir des chevilles fines. Une ravissante jeune fille, vraiment !

— Je le dois vraiment ? demanda-t-il avec un soupir ostentatoire.

Il sourit successivement à chacune des jeunes filles, se dit que c'était une bien belle matinée et qu'il avait bien de la chance de la passer en aussi agréable compagnie – même s'il aurait préféré être en train de se préparer à rentrer chez lui.

— La tentation devient presque irrésistible, je dois avouer.

— Le vicomte Whitleaf a décidé ce matin qu'il restera, intervint Rosamond Raycroft, qui refusait de se voir retirer le privilège d'annoncer la bonne nouvelle. Et il m'a réservé la première danse.

— Aucune coercition n'a été nécessaire, assura Peter tandis que Jane et Mary Calvert applaudissaient, et que leur aînée lui pressait brièvement le bras en remerciement. Comment pourrais-je refuser de rester alors qu'il y aura quatre jolies jeunes filles avec qui danser... Si du moins elles m'acceptent comme cavalier !

Il avait beau badiner – et elles le savaient parfaitement –, il ne mentait pas pour autant. Ces deux dernières semaines, il avait rencontré nombre des voisins des Raycroft et tous lui avaient paru fort sympathiques. Les dames, surtout.

Un concert d'éclats de rire accueillit sa déclaration.

— Peut-être que Mlle Gertrude me fera l'honneur de me réserver la deuxième danse, suggéra-t-il. Mlle Jane la troisième, et Mlle Mary la quatrième. Si je ne m'y prends pas trop tard et que toutes vos danses n'ont pas été déjà réservées par les messieurs des alentours, s'entend. Ce qui ne me surprendrait pas.

De nouveaux rires accueillirent ses paroles, suivis de la promesse que les deuxième, troisième et quatrième danses lui étaient d'ores et déjà réservées et qu'aucune des trois sœurs ne lui ferait défaut.

— Comme si c'était possible, ajouta Mary Calvert en toute innocence.

— Vous feriez mieux de m'accorder la première danse, Gertrude, intervint John Raycroft tout à trac. Je devine que l'alternative est Finn, et Rosamond m'affirme que ce destin est proche de la mort.

Les jeunes filles s'esclaffèrent.

— C'est très obligeant de votre part, répondit l'aînée des Calvert. Je vous remercie. M. Finn est gentil et digne d'intérêt, et je l'apprécie beaucoup. Mais j'admets que ce n'est pas un danseur.

Elle appréciait le dénommé Finn, Peter s'en était rendu compte, et, si celui-ci prenait son courage à deux mains, il serait marié avant la fin de l'année.

— Finn est un excellent fermier, dit-il à la jeune femme. J'ai eu plusieurs conversations avec lui au sujet des moissons, du bétail, du drainage des prairies, ce genre de choses, et il m'a paru compétent et instruit.

Elle le remercia d'un sourire ravi.

Ils marchaient entre des haies touffues entremêlées de fleurs sauvages dont le parfum les assaillait à chaque pas.

Arrivés à un croisement, John indiqua de sa canne la route qui partait à droite et expliqua à

Peter qu'elle les ramènerait au village par un autre chemin tandis que celle de gauche menait à Barclay Court, la propriété du comte et de la comtesse d'Edgecombe qui malheureusement étaient en voyage sur le continent. Il n'avait pas achevé sa phrase que Gertrude Calvert poussa un cri de surprise. Ses sœurs tournèrent la tête dans la même direction qu'elle, puis s'élançèrent à la rencontre de deux femmes qui venaient de leur gauche.

— C'est justement la comtesse, expliqua Gertrude. Ils sont rentrés, John. Quelle joie !

Peter reconnut la comtesse d'Edgecombe – son mari était l'une de ses relations de Londres – dont il admirait la beauté et la voix de soprano. Très connue dans le monde de la musique, elle donnait des concerts dans toute l'Europe.

— En effet, acquiesça John Raycroft. Merveilleux !

Les yeux de Peter s'attardèrent sur la compagne de la comtesse, une jeune femme de petite taille mais, pour ce qu'il pouvait en voir, parfaitement proportionnée. Sous le chapeau d'un vert plus sombre que la robe, il aperçut de magnifiques cheveux auburn, et des traits fins et réguliers qui ne déparaient pas le reste.

Une véritable beauté, dut-il admettre.

Et à cet instant, deux mots jaillirent dans son esprit.

La voici.

Ce que son cerveau lui signifiait par ces deux mots apparemment innocents, et pourtant quelque peu menaçants, il ne prit pas la peine de se le demander. Très sensible à la beauté féminine, il était toujours prêt à faire plus ample connaissance. Mais son cœur se gardait bien d'éprouver tout sentiment réel, et ce depuis cinq ans.

La voici.

Comme s'il retrouvait en elle un morceau égaré de son âme... Bonté divine !

Il aurait peut-être eu honte de sa réaction extravagante devant cette inconnue s'il avait eu le temps d'y réfléchir.

Ce qui ne fut pas le cas.

Des salutations joyeuses s'échangèrent au croisement des deux routes. Tout le monde se connaissait, sauf Peter et la jeune femme qui, apprit-il, s'appelait Mlle Osbourne. Il attendit que quelqu'un fasse les présentations. Des yeux verts, des cheveux auburn... Par le ciel, c'était une beauté. Pourquoi ne l'avait-il encore jamais rencontrée ? Qui diable était-ce, en dehors d'être Mlle Osbourne ?

— Lord Whitleaf, fit la comtesse, puis-je vous présenter mon amie, Mlle Osbourne ? Elle enseigne à l'École de Jeunes Filles de Mlle Martin, à Bath, où j'enseignais avant d'épouser Lucius. Susanna, voici le vicomte Whitleaf.

Susanna Osbourne. Ce nom lui allait bien.

Elle fit une révérence. Rosamond Raycroft et Gertrude Calvert lui ayant lâché le bras pour saluer les dames de Barclay Court, il s'inclina avec élégance avant de lui adresser son sourire le plus charmant.

— Mademoiselle Osbourne, votre présence embellit et réchauffe cette journée déjà splendide.

Le compliment excessif fit pouffer de rire toutes les dames, sauf l'intéressée. Son sourire se refroidit, et le regard qu'elle lui adressa se chargea de... *de quoi, Seigneur ?* De haine ? De mépris ? L'un ou l'autre, assurément.

— Monsieur, fit-elle du bout des lèvres avant de se détourner.

— Quelle chance de vous rencontrer ! disait la comtesse. Lucius et moi sommes arrivés hier, avec Susanna qui va passer deux semaines chez nous

avant la rentrée scolaire. Nous allions justement présenter nos respects à quelques-uns de nos voisins, et nous comptions commencer par Hareford House. Monsieur Raycroft, pourrions-nous vous convaincre de nous raccompagner afin de rendre visite à Lucius qui aura passé toute la matinée avec son régisseur? Vous séjournez à Hareford House, lord Whitleaf? Venez aussi, Lucius sera enchanté.

— Lord Whitleaf va rester jusqu'après le bal qui a lieu dans deux semaines, annonça triomphalement Mary Calvert. Il va danser avec chacune de nous, mais je n'adresserai plus la parole à Rosamond parce qu'elle a sur nous l'avantage de vivre à Hareford House et donc d'ouvrir le bal avec lui tandis que moi je dois attendre la quatrième danse puisque Gertrude et Jane sont plus âgées que moi. Pourtant Rosamond a deux semaines de moins que moi! C'est vraiment injuste, lady Edgecombe.

Elle avait débité sa tirade en riant pour montrer qu'elle n'était pas vraiment offensée. Après quoi, elle se rua sur Peter et s'empara de son bras droit tandis que sa sœur Jane s'appropriait le gauche.

— Est-ce que lord Edgecombe et vous-même, ainsi que Mlle Osbourne, viendrez? demanda Gertrude Calvert à la comtesse.

— Au bal? C'est la première fois que j'en entends parler. Mais nous viendrons sûrement, assura-t-elle. Ce sera très amusant. Ah, merci, monsieur Raycroft! ajouta-t-elle comme John lui proposait son bras.

Il offrit l'autre à Mlle Osbourne, qui l'accepta avec un sourire chaleureux.

Peter les suivit avec les quatre jeunes filles, plus animées et bavardes que jamais.

Ainsi Susanna Osbourne était institutrice? À Bath. Rien d'étonnant, donc, qu'il ne l'ait jamais rencontrée.

Quelle tristesse que de gaspiller autant de jeunesse et de beauté!

Elle était probablement intelligente et cultivée.

Trop instruite pour être sensible aux compliments masculins – aux siens en tout cas. Il aurait dû tenir compte de ce que disait la comtesse et éviter toute espèce de flatterie. À la place, il aurait dû les éblouir toutes deux par son érudition en débitant les noms des fleurs champêtres qui poussaient dans les haies – les noms latins, de préférence.

Peut-être que cela l'aurait impressionnée.

Sauf qu'il ne connaissait aucun nom latin de fleurs.

L'École de Jeunes Filles de Mlle Martin. Il grimaça en son for intérieur tout en s'esclaffant d'un mot d'esprit de Jane Calvert. Rien que le nom de l'établissement semblait redoutable. Et elle enseignait là.

Comme toute maîtresse d'école qui se respecte, elle n'avait aucun sens de l'humour.

Mais non, c'était injuste. Que lui avait-il dit, Seigneur? Quelque chose sur une journée d'été que sa présence réchauffait et embellissait? Aïe! Il n'avait rien trouvé de mieux? Avait-il espéré qu'un compliment niais la ferait minauder de gratitude?

Il arrivait vraiment qu'il se fasse honte, parfois.

Reportant son attention sur les deux jeunes filles accrochées à ses bras, et sur les deux autres qui tournoyaient autour d'eux, il entreprit de badiner joyeusement.

Raycroft et les dames de Barclay Court semblaient plongés dans une conversation sérieuse qu'interrompaient parfois des questions venant de leur petit groupe.

Peter les envia. Il était rare qu'il discute avec des femmes. Badiner était devenu une habitude. Cela n'avait pas toujours été le cas. Il se rappelait avoir

discuté avec Bertha de tous les sujets qui le fascinaient à l'université, de politique, de religion, de philosophie... jusqu'à ce qu'il ait reconnu dans son regard absent l'expression d'un ennui indicible.

Susanna Osbourne avait cru qu'elle ne pourrait pas venir à Barclay Court, et elle avait eu beau se dire que cela n'avait pas d'importance, c'eût été une déception.

Elle était restée à Bath tout l'été pour aider Claudia Martin à s'occuper des pupilles accueillies par charité qui n'avaient nul endroit où aller en vacances. Anne Jewell, l'autre professeur à demeure, était partie passer un mois avec son fils David au pays de Galles, à l'invitation du marquis de Hallmere qu'elle connaissait de longue date.

Anne étant toujours au loin, Francesca Marshall, ancienne institutrice de l'école de Claudia Martin, et à présent comtesse d'Edgecombe, s'était arrêtée à Bath avec son époux, avant de regagner leur propriété du Somerset, Barclay Court. Ils revenaient d'un voyage de plusieurs mois sur le continent où Francesca avait donné des concerts et faisaient une halte juste le temps d'inviter Claudia, ou Anne, ou Susanna à passer deux semaines chez eux. En dépit de son mariage, trois ans plus tôt, Francesca était demeurée très proche de ses trois anciennes collègues.

Claudia avait pressé Susanna de partir. Elle se débrouillerait très bien toute seule avec les enfants,

avait-elle assuré, et, en cas de besoin, elle pouvait toujours faire appel à l'une ou l'autre des institutrices qui résidaient en ville. En outre, Anne devait rentrer d'un jour à l'autre. Mais Susanna avait un cœur loyal. Claudia Martin l'avait embauchée cinq ans plus tôt, alors qu'elle n'était encore que l'une des pupilles accueillies par charité, et elle lui en était extrêmement reconnaissante. Il était hors de question qu'elle fasse passer son plaisir avant son devoir. N'était-ce pas l'une des règles qu'elle était chargée d'enseigner ?

Ce fut donc sans la moindre hésitation qu'elle avait répondu à Francesca que non, elle ne viendrait pas. Et, bien sûr, Francesca n'avait pas insisté. Mais, la veille du jour où son mari et elle devaient repartir, Anne était rentrée, et plus rien n'avait obligé Susanna à rester.

Voilà pourquoi elle se trouvait dans le Somerset en cette fin d'août particulièrement chaude et ensoleillée. Ce n'était pas son premier séjour chez le comte d'Edgecombe, mais l'émerveillement demeurait. Barclay Court était une belle propriété, Francesca lui était aussi chère que jamais, et son mari se montrait très accueillant. Les voisins, se rappelait-elle, étaient fort aimables. Francesca se donnerait le mal de la divertir, elle le savait, bien que ce ne soit pas nécessaire. Le rare plaisir d'être en vacances suffisait à son bonheur, surtout dans ce décor splendide.

Francesca et elle étaient en route pour rendre visite aux Raycroft que Susanna avait particulièrement appréciés lors de son précédent séjour. Le temps étant beau, elles avaient décidé de marcher plutôt que de prendre la voiture, d'autant qu'après le long voyage de la veille, elles éprouvaient le besoin de se dégourdir les jambes. Elles avaient parcouru à peine un kilomètre lorsqu'elles avaient entendu des

voix joyeuses et des rires, et avaient aperçu les Raycroft et les demoiselles Calvert qui se promenaient aussi.

Le cœur de Susanna s'était empli de joie. La vie était belle, vraiment.

Jusqu'à ce qu'elle ne le soit plus du tout.

Francesca et M. Raycroft parlaient de Vienne. Francesca en revenait et Mlle Hickmore, la fiancée de M. Raycroft, était allée passer l'automne et l'hiver là-bas.

M. Raycroft, un grand garçon dégingandé aux cheveux blonds et au visage ouvert, avait toujours été très aimable avec Susanna. Francesca avait un jour suggéré, ne plaisantant qu'à moitié, que son amie pourrait jeter son dévolu sur lui. Mais il n'avait manifesté aucun penchant particulier pour elle, et la réciproque était vraie. Apprendre qu'il était à présent fiancé n'avait déclenché en elle nul regret, uniquement l'espoir que Mlle Hickmore était digne de lui.

Il eut la courtoisie de faire participer Susanna à la conversation et expliqua que, n'ayant jamais mis le pied hors des îles Britanniques, il ne connaissait pas plus qu'elle Vienne, Paris ou Rome.

— Vienne est certainement une très jolie ville, dit-il en lui souriant, mais je serais étonné qu'elle le soit plus que Londres. Vous connaissez Londres, mademoiselle Osbourne ?

Elle s'efforça de se concentrer sur la conversation au lieu de se laisser distraire par les pensées désordonnées qui tourbillonnaient dans sa tête.

— Très peu, avoua-t-elle. J'y ai passé une courte période lorsque j'étais enfant, mais je n'y suis pas retournée depuis. J'envie Francesca d'avoir vu Vienne, Paris, Rome...

— Lady Edgecombe ? appela l'une des jeunes femmes qui marchaient derrière eux. Pensez-vous qu'il y aura des valse au bal ? J'en *mourrai* s'il y en

a une et que maman m'interdit de danser, comme elle le fera sûrement. Est-ce que c'est vraiment très *choquant* ?

— Je ne sais pas du tout si l'orchestre jouera des valse, répondit Francesca tandis que Susanna tournait la tête pour voir qui avait parlé. J'ignorais même qu'il y avait un bal, rappelez-vous, avant que vous m'en parliez. Mais j'espère qu'il y aura une valse. C'est une jolie danse, très romantique, et pas du tout choquante. À mon avis, du moins.

Il était là, remarqua Susanna, une dame à chaque bras, les deux autres papillonnant autour de lui comme s'il était le seul homme au monde de quelque importance – opinion qu'il partageait certainement et qu'il faisait tout pour conforter.

Mais à laquelle elle n'était pas encline à se rallier, même si elle devait admettre qu'on ne pouvait reprocher son nom à un homme.

Vicomte Whitleaf.

Elle sentit son sang se glacer soudain – comme quelques minutes plus tôt lorsque Francesca les avait présentés l'un à l'autre.

C'était sans aucun doute le jeune homme le plus beau qu'elle ait jamais vu – elle l'avait pensé avant même d'être assez près pour remarquer le violet intense de ses yeux. Quant à son allure ! On aurait dit que son valet l'avait glissé à l'intérieur de sa redingote bleu sombre et de sa culotte en daim tant ses vêtements étaient parfaitement ajustés. Ses bottes, quoique couvertes d'une fine couche de poussière, venaient visiblement d'un bon faiseur et avaient dû coûter une petite fortune. Sa chemise, d'un blanc immaculé, était taillée dans le lin le plus fin. Son chapeau était incliné sur ses cheveux bruns juste ce qu'il fallait pour lui donner un air un peu canaille sans paraître de travers. Grand et mince, doté de larges épaules et de longues jambes,

il possédait le physique idéal pour mettre en valeur sa tenue.

En le voyant, Susanna avait été positivement émerveillée.

Puis Francesca avait prononcé son nom.

Il s'était incliné avec une courtoisie excessive – parfaitement déplacée sur cette petite route de campagne – avait affiché un sourire charmeur dû à une longue pratique, et il lui avait adressé ce compliment ridicule tout en plongeant le regard dans ses yeux si profondément qu'elle n'aurait pas été surprise de découvrir que ses cheveux sur la nuque avaient roussi. Pour couronner ses autres perfections, il avait des dents blanches et bien alignées.

Les autres dames avaient ri, mais même si Susanna n'avait pas été sidérée en entendant son nom, elle n'aurait su que dire ni que faire. Son cerveau était paralysé et c'était pur hasard que son corps ne l'ait pas été également.

Même s'il n'était pas responsable de son nom, se disait-elle à présent, elle le détestait déjà. Un gentleman ne devait pas s'amuser à jeter une dame en pleine confusion. Elle ne savait pas grand-chose des hommes, mais elle était capable de reconnaître un individu creux et superficiel quand elle en rencontrait un – lequel individu était si imbu de lui-même qu'il s'attendait à voir toute femme croisée se prosterner à ses pieds.

Le vicomte Whitleaf était ce genre d'homme. C'était évident.

Elle avait accepté le bras de M. Raycroft avec gratitude. Mais depuis, elle ne cessait de sentir la présence du vicomte comme une main posée sur sa colonne vertébrale. Sensation odieuse qu'elle se reprochait d'éprouver.

Bien sûr le nom d'*Osbourne* ne signifiait probablement rien pour lui. Et cela non plus, on ne

pouvait le lui reprocher. Il n'était qu'un enfant à l'époque... Mais il aurait *dû* s'en souvenir. Ce nom aurait dû lui brûler le cerveau comme le sien brûlait celui de Susanna.

Elle regrettait à présent qu'Anne soit revenue à temps, lui permettant ainsi d'aller chez Francesca. Elle aurait tellement aimé être à l'école, en sécurité – à l'abri pour toujours dans le morne quotidien de l'école.

Mais pourquoi se laisserait-elle gâcher ses vacances par un individu vain et présomptueux qui pensait qu'il lui suffisait de darder ses yeux violets sur une femme pour qu'elle tombe amoureuse de lui ?

Susanna redressa les épaules, pointa le menton et demanda à M. Raycroft dans quel pays du monde il se rendrait s'il avait le choix ? Aurait-il très envie d'aller en Grèce comme elle ?

— La Grèce mérite assurément d'être visitée, reconnut-il. Mais on m'a dit que voyager là-bas est extrêmement inconfortable. Et je suis un homme qui aime son confort, voyez-vous.

— Je ne vous le reproche pas, intervint Francesca. Et je peux vous certifier que je n'ai encore vu aucun pays qui rivalise en beauté avec l'Angleterre. C'est bien agréable d'être de retour à la maison.

Ils arrivèrent peu après au village et s'arrêtèrent pour échanger quelques mots avec Mme Calvert, qui était sortie pour les accueillir, mais ils refusèrent d'entrer. Les sœurs Calvert étant rentrées chez elles, ils poursuivirent leur promenade. Le vicomte Whiteleaf marchait à présent en tête avec Mlle Raycroft au bras, et ils bavardèrent gaiement tous les deux jusqu'à Hareford, chacun visiblement enchanté par la compagnie de l'autre.

Les deux visiteuses prirent le thé avec les Raycroft et conversèrent aimablement durant une

demi-heure avant que Francesca donne le signal du départ.

— Vous n'avez sans doute pas envie de sortir de nouveau, monsieur Raycroft. Mais peut-être pouvons-nous espérer vous voir demain à Barclay Court ?

— Je crois me rappeler que votre invitation m'incluait, madame, intervint le vicomte Whitleaf. Et j'ai envie de marcher encore un peu aujourd'hui. J'ai hâte de présenter mes respects à Edgecombe. Vous venez aussi, Raycroft ? Ou aurai-je le plaisir d'avoir deux dames pour moi tout seul jusqu'à Barclay Court ?

Au grand soulagement de Susanna, M. Raycroft exprima le désir d'être de la partie.

Soulagement de courte durée car, le destin ayant voulu que M. Raycroft soit en train de parler avec Francesca alors qu'ils descendaient l'allée du jardin, tout naturellement, il lui proposa son bras en franchissant la grille. Ce qui ne laissa à Susanna d'autre choix que de les suivre en compagnie du vicomte Whitleaf.

Elle n'aurait pu imaginer pire sort. Consternée, elle lui jeta un bref coup d'œil tout en nouant fermement les mains dans le dos avant qu'il se sente obligé de proposer son bras.

De quoi diable allaient-ils parler ?

Bien qu'il y eût au moins cinquante centimètres entre eux, elle sentait sa présence, chaude et envahissante comme un accès de mauvaise fièvre. Son estomac se noua, sa langue aussi.

Elle se méprisa de n'être pas aussi à l'aise avec lui que Mlle Raycroft et les sœurs Calvert. Ce n'était qu'un homme après tout – et superficiel qui plus est. Ce n'était pas quelqu'un qu'elle aurait aimé impressionner. Elle devait juste être polie.

Elle eut beau faire, aucun sujet poli ne lui vint à l'esprit.

Elle avait vingt-trois ans, mais elle était aussi gauche qu'une gamine qui quitte l'école pour la première fois.

Elle avait vingt-trois ans, mais n'avait jamais eu de soupirant. Et personne ne l'avait jamais embrassée.

Hélas, des pensées si pathétiques ne calmaient en rien son agitation.

À en juger par son ignorance en ce qui concernait le monde des hommes et la meilleure façon de se sentir à l'aise avec eux, elle aurait pu passer les onze dernières années dans un couvent, songea-t-elle tristement.

Ils avaient déjà parcouru la moitié du chemin que, selon l'estimation de Peter, il n'avait prononcé que sept mots et Mlle Osbourne un seul.

— Quelle belle journée, n'est-ce pas ? avait-il dit en guise d'ouverture en souriant à la jeune femme – ou plutôt à son chapeau qui lui arrivait à l'épaule.

— Oui.

Elle marchait, la nuque raide et les mains dans le dos, signe évident qu'elle ne voulait pas de son bras. Était-ce parce qu'elle n'avait pas de conversation ou bien parce qu'elle lui en voulait toujours d'avoir été comparée à une journée d'été – encore qu'il ne fût pas le premier. Shakespeare n'avait-il pas fait la même chose ? Il penchait pour la seconde explication, car elle avait prononcé plus que des monosyllabes avec Mme Raycroft moins d'une demi-heure auparavant – tout en évitant de le regarder, il le savait car lui ne l'avait quasiment pas quittée des yeux.

L'étrange pensée qui lui était venue à l'esprit dès qu'il l'avait vue continuait à l'intriguer.

La voici.

Mais *qui*, pour l'amour de Dieu ?

C'était une expérience nouvelle pour lui que de se trouver en compagnie d'une dame qui, visiblement, aurait préféré qu'il ne soit pas là. Bien sûr, il ne se trouvait pas habituellement en compagnie d'institutrice de Bath, ni d'ailleurs, du reste. Elles appartenaient peut-être à une espèce différente des femmes qu'il côtoyait d'ordinaire. Elles étaient peut-être faites d'un matériau plus rigide.

— Vous aviez raison, dit-il un peu plus tard, histoire de voir sa réaction. Cette journée d'été n'a pas été *réellement* réchauffée et embellie par votre présence. C'était un trait d'esprit stupide.

Elle lui glissa un regard de biais et, juste avant que le bord de son chapeau ne cache son visage, il fut de nouveau frappé par l'heureuse combinaison de la chevelure auburn et des yeux vert océan – et par la légère rougeur dont l'air frais avait coloré son teint crémeux.

— Oui, acquiesça-t-elle, doublant ce faisant sa contribution à leur conversation depuis le départ de Hareford House.

Ainsi donc, elle n'allait pas le contredire ? Il ne put s'empêcher de poursuivre :

— C'est mon cœur qui s'échauffait et se mettait à rayonner.

Cette fois, elle ne tourna pas la tête, mais il eut l'impression que son chapeau s'était raidi.

— Le cœur n'est qu'un organe situé dans la poitrine, dit-elle.

Ah, une prosaïque. Il sourit.

— Qui a le rôle d'une pompe, approuva-t-il. Mais quel point de vue peu romantique ! Vous mettriez des générations de poètes au chômage avec ce genre de déclaration, mademoiselle Osbourne. Sans parler des amants.

— Je ne suis pas romantique.

— Vraiment? Quelle tristesse! La sensibilité n'existe pas, selon vous? La vue de la beauté ne peut émouvoir aucun de nos organes?

Il crut qu'elle n'allait pas répondre. Arrivés au croisement où ils s'étaient rencontrés deux heures plus tôt, ils suivirent Raycroft et lady Edgecombe sur la route qui menait à Barclay Court.

— Vous tournez en dérision la sensibilité, dit-elle, si bas qu'il se pencha au cas où elle en dirait plus.

Ce qu'elle ne fit pas.

— Ah... vous me pensez incapable d'éprouver des émotions. C'est ce que vous dites?

— C'est une présomption que je ne me permettrai pas.

— Mais si, vous l'avez fait. Vous l'avez déjà présumé, remarqua-t-il.

Il passait un bon moment, découvrit-il, avec cette étrange créature, si sérieuse et un peu guindée, qui ressemblait à un ange.

— Vous m'avez accusé de tourner la sensibilité en dérision, insista-t-il.

— Je vous demande pardon. Je n'aurais pas dû dire cela.

— Non, en effet, vous n'auriez pas dû, acquiesça-t-il. Vous m'avez blessé au cœur – cet organe situé dans la poitrine, cette vulgaire pompe. Comme nous avons un point de vue différent sur le monde, mademoiselle Osbourne! Vous m'entendez vous faire un compliment excessif et parfaitement idiot, et vous en déduisez que je ne connais rien aux plus belles émotions humaines. Moi, de mon côté, je vous regarde, sérieuse et désapprobatrice, et j'ai l'impression de... de vivre un instant de pure magie.

— À présent, c'est *moi* que vous tournez en dérision, commenta-t-elle.

Elle avait une voix basse et douce à la fois, même lorsqu'elle s'indignait. Elle était petite de taille et fort mince, tout en ayant les rondeurs nécessaires aux bons endroits, par Jupiter! Comment parvenait-elle à contrôler une classe de fillettes dont la plupart désiraient sûrement être ailleurs? Lui faisaient-elles passer de sales moments? Ou y avait-il dans son caractère autant de fer que dans sa colonne vertébrale?

Il parierait qu'il y avait du fer – et pas beaucoup de tendresse. Pauvres enfants!

— Je crains de m'être, en quelques mots stupides, à jamais condamné à vos yeux, mademoiselle Osbourne. Changeons de sujet, voulez-vous? À quoi avez-vous occupé vos vacances jusqu'à présent?

— Ce n'était pas vraiment des vacances. Presque la moitié de nos élèves sont des pupilles accueillies par charité. Elles vivent là à l'année et quelques-unes d'entre nous doivent rester pour veiller sur elles et les occuper.

— Nous?

— Les institutrices à demeure, expliqua-t-elle. Il y en avait quatre jusqu'à ce que Francesca épouse le comte il y a deux ans. Maintenant, il y a Mlle Martin, Mlle Jewell et moi-même.

— Et vous renoncez toutes les trois à vos vacances pour ces pupilles?

Elle tourna la tête pour le fixer – d'un regard calme, sérieux, peut-être même légèrement accusateur.

— J'ai été l'une d'elles de douze à dix-huit ans avant que Mlle Martin ne fasse de moi une institutrice stagiaire.

Ah.

Bon.

Extraordinaire.

Il se promenait et discutait avec une ancienne pupille de charité promue institutrice. Pas étonnant que la communication soit si difficile. Deux mondes étrangers avaient dérivé jusqu'à se heurter sur la même petite route de campagne, sans grand plaisir pour eux. Non, ce n'était pas tout à fait vrai – lui passait encore un bon moment.

— Il ne s'agit pas de *renoncer* à nos vacances, reprit-elle. L'école est notre maison et les filles, notre famille. Une pause de temps à autre est la bienvenue, bien sûr. Anne – Mlle Jewell – vient juste de rentrer d'un séjour d'un mois avec son fils au pays de Galles, et me voilà ici pour deux semaines. Il arrive que Claudia Martin s'absente aussi quelques jours. Mais, dans l'ensemble, je suis heureuse – nous sommes toutes heureuses – d'être occupée. Une existence oisive ne me conviendrait pas.

C'était la vraie maîtresse d'école, un peu collet monté, qui ne devenait loquace que lorsque la conversation abordait l'école, ses collègues et ses élèves.

« Que Dieu me vienne ! » songea Peter qui, lui, était prêt à s'étendre sur le cœur, les émotions, la sensibilité.

Mais elle était plus jolie que presque toutes les femmes qu'il avait rencontrées jusqu'à présent – et le mot « presque » pouvait être supprimé sans tomber dans l'exagération. Il avait souvent pensé que le destin était malicieux, mais le contraste apparemment immense entre le physique de cette femme, son caractère et sa situation le fascinait comme jamais il ne se rappelait l'avoir été.

— Ce qui implique que l'oisiveté me sied ? commenta-t-il en riant. Mademoiselle Osbourne, vous avez une voix douce, mais une langue acérée. Vos élèves doivent la craindre.

Elle n'avait pas complètement tort, d'ailleurs. Il menait bel et bien une vie oisive – depuis cinq ans,

en tout cas –, et, s'il avait l'intention de tourner la page de l'oisiveté très prochainement, ce n'était pas encore fait, n'est-ce pas ? Penser et envisager était une chose ; faire, en était une autre.

Oui, tel qu'il était, aujourd'hui, mademoiselle Osbourne avait raison sur son compte. Il n'avait pas d'argument à lui opposer pour sa défense.

Il se demanda ce que cela devait être que d'avoir à travailler pour vivre.

— Je parlais de moi, monsieur, en réponse à votre question. Je n'émettais aucune opinion à votre sujet.

Elle avait de petits pieds élégants, remarqua-t-il, ce qui convenait à sa stature. Et durant le thé, il avait pu admirer ses mains fines.

Mlle Susanna Osbourne le désapprouvait – sans doute même le détestait-elle. Dans son milieu, les gens travaillaient. Comment cela avait-il été d'être une pupille, accueillie par charité, dans l'école où elle enseignait à présent ?

— Vous aimez enseigner ? demanda-t-il.

— Beaucoup. C'est ce que je choisirais de faire de ma vie même si j'avais quantité d'autres choix.

— Vraiment ?

Disait-elle la vérité ou s'était-elle convaincue que c'était là la vérité ?

— Vous préféreriez l'enseignement au mariage et à la maternité ?

Il y eut un long silence qui lui fit regretter sa question discourtoise et peut-être blessante.

— Je suppose que, même si je pouvais imaginer quantité d'autres choix, ils devraient rester dans le domaine du possible.

Dieu du ciel !

— Et le mariage n'y figurerait pas ? s'enquit-il, surpris.

Elle baissa tellement la tête qu'elle ne devait plus voir que ses pieds. Il l'avait embarrassée, flûte ! D'ordinaire, il n'était pas aussi indélicat.

— Non. Il n’y figurerait pas.

Il aurait dû le deviner. Combien de fois entendait-on parler d’une préceptrice qui se mariait ? Et une institutrice devait avoir encore moins d’occasions de rencontrer un parti sérieux. Comment la comtesse avait-elle rencontré Edgcombe ? se demanda-t-il soudain. Il ignorait jusqu’à ce jour qu’elle avait été maîtresse d’école. Il devait y avoir une histoire intéressante derrière cette rencontre et leurs fiançailles.

Dans son milieu, les femmes n’avaient rien à espérer ni à envisager *en dehors* du mariage. Ses sœurs n’avaient considéré leurs vies complètes qu’après avoir été conduites à l’autel par un beau parti, et ce dans l’ordre en partant de l’aînée, et à un âge flatteur – flatteur pour elles et pour leur mère.

— Eh bien, on ne sait jamais ce que l’avenir nous réserve, n’est-ce pas ? dit-il. Mais il faudra me dire ce qui vous plaît tant dans l’enseignement. Pas aujourd’hui – je vois que nous approchons de Barclay Court. Nous aurons l’occasion de discuter plus longuement, car nous nous reverrons sûrement au cours des deux prochaines semaines.

Elle lui jeta de nouveau un bref coup d’œil. Il s’esclaffa.

— Je vois les rouages de votre cerveau se mettre en branle pour trouver un moyen d’éviter un tel sort, reprit-il. Eh bien, c’est impossible, je vous le certifie. À la campagne, on est toujours les uns chez les autres. Sinon, comment ne pas mourir d’ennui ? Je reste deux semaines à Hareford House tout comme vous à Barclay Court. Je suis content d’avoir renoncé à rentrer chez moi demain comme j’en avais eu l’intention.

C’était la vérité, et il en était surpris. Pourquoi diable avait-il envie de connaître mieux une femme issue d’un monde étranger, qui ne l’aimait pas et le méprisait probablement ? Juste parce qu’elle était

incroyablement belle ? Ou parce qu'il ne pouvait résister au défi de lui arracher un sourire ou un mot aimable ? Ou parce qu'elle lui offrait l'occasion d'avoir des discussions sérieuses – sur sa vie de maîtresse d'école ? Il avait eu des conversations – et une vie – par trop futiles pendant beaucoup trop longtemps.

— Vous serez très occupé avec Mlle Raycroft et les demoiselles Calvert, risqua-t-elle.

— Bien sûr, dit-il en riant. Ce sont de délicieuses jeunes filles et qui peut résister à cultiver les délices ?

— Vous ne vous attendez sûrement pas que je réponde à cela.

— Non, en effet. C'était une question purement rhétorique. Mais je ne m'occuperai pas d'elles toute la journée, mademoiselle Osbourne. Cela pourrait donner lieu à des supputations erronées. En outre, elles ne m'ont fait éprouver aucun instant de magie.

Il sourit au chapeau de la jeune femme. Les grallons de la terrasse crissaient sous leurs pieds.

— Je vous prierai, monsieur, de ne plus me parler avec une telle légèreté, dit-elle d'une voix glaciale. Je ne sais comment y répondre. Et surtout je ne *souhaite* pas y répondre. À l'avenir, je ne souhaite pas que vous vous occupiez de moi en particulier. Je vous le demande.

Mince ! L'avait-il vraiment offensée ?

— Dois-je, quand je regarderai dans votre direction, faire comme si je ne voyais que du vide ? Je crains qu'Edgecombe et son épouse ne me trouvent affreusement mal élevé. Si vous voulez, je m'inclinerai et émettrai des remarques sur la beauté ou l'inclémence du temps – sans faire de comparaison avec votre personne. Cela vous ira-t-il ?

Elle hésita.

— Oui, dit-elle, achevant leur conversation comme elle l'avait commencée.

Edgecombe, qui avait dû les voir approcher, descendait les marches du perron un sourire de bienvenue aux lèvres.

— Vous avez donc réussi à le persuader de venir, Francesca? Bravo! s'écria-t-il en enlaçant brièvement sa femme. Raycroft, content de vous revoir. Et Whitleaf séjourne chez vous? Quel plaisir! Entrez. La promenade vous a plu, Susanna? Vous avez trouvé M. et Mme Raycroft chez eux?

Il proposa son bras à la maîtresse d'école qui le prit sans hésiter et se mit à pépier gaiement:

— Nous avons rencontré Mlle Raycroft au croisement. Elle se promenait avec son frère et les sœurs Calvert. Nous sommes retournés au village ensemble et, de là, nous sommes allés à Hareford House où nous avons pris le thé avec Mme Raycroft. C'était une promenade vraiment très agréable. Il n'y a rien de plus joli que la campagne du Somerset.

Son ton était léger, sa voix heureuse, nota Peter, un peu dépité, tout en gravissant les marches à leur suite.

Le temps qu'il franchisse le seuil, Mlle Osbourne se dirigeait déjà vers l'escalier sans un regard en arrière.

— Je vous laisse la bibliothèque pour discuter avec M. Raycroft et lord Whitleaf, Lucius, dit la comtesse. Nous ne vous dérangerons pas.

— Merci, dit-il. Le pasteur est passé tout à l'heure, mais j'imagine que vous savez maintenant qu'un bal aura lieu au village dans deux semaines?

— Bien sûr.

— J'ai dit que nous irions à condition qu'il y ait au moins une valse. Le pasteur a promis qu'il ne s'y opposerait pas.

Ils échangèrent un sourire de connivence avant qu'elle ne monte l'escalier à la suite de Mlle Osbourne.